

Le jeu de l'amour et du hasard de Marivaux m.e.s d'Adrien Popineau

Le souffleur

Marion Guilloux

Sur scène cela commence en ombre chinoise. Intérieur moderne, douillet, confortable.

Les lumières montent, doucement.

Le père est penché sur sa tablette Ipad, le fils sur son Mac. La dame de compagnie, tirée à quatre épingles, attend que les ordres viennent, tandis que la jeune fille ne daigne pas lever la tête de sa table avec miroir.

Miroir aux alouettes...

Qu'on ne s'y trompe pas, nous sommes chez Marivaux et parce qu'un père se met en tête de marier sa fille, on porte bientôt le masque pour le grand bal de l'identité. Le metteur en scène Adrien Popineau donne un coup de pied aux convenances et balaie le classique sur le pas de sa porte. Ici c'est « monde moderne et accessoires connectés » et ça se montre la profil picture des prétendants, ça lit des lettres envoyées depuis l'adresse mail. Mais le père lui, nécessité dramaturgique oblige, s'en tient à la tradition/ aujourd'hui galvaudée du patriarche qui donne la main de sa fille ou ne la donne pas. Pari délicat donc, et il s'agit à nous spectateurs, de décider si nous nous laissons aller ou non à ce Marivaux baroque et anachronique.

Qu'on se le remette en mémoire : Le père veut que la fille épouse le jeune homme de bonne condition, Dorante. Or la jeune fille, Sylvia s'afflige ne voulant ni de l'homme ni de la bonne condition, au grand *damned* de sa servante/soubrette/confidente Canadienne (et c'est d'un charme hors du commun, cet accent qui chante et qui vaudeville) qui se serait, elle, bien accommodée de ce genre d'entremise.

La jeune fille refuse donc, et puis propose le travestissement social- en troquant le jean/tee-shirt pour l'uniforme d'hôtesse *upgraded*, tandis que sa servante/soubrette/confidente enfille la robe à feuilles d'or.

Le carnaval peut commencer.

Est-ce le jeu des idiots? Une quête de l'honnêteté farfelue et dérisoire? À qui se déshabillera le premier... Marivaux est féroce, et les acteurs n'en sont que meilleurs.

On rit, on entend clairement et avec un plaisir certain l'intelligence et la clairvoyance du texte, qui fanfaronne avec ses accents si contemporains. Preuve que le classique is not dead et que la langue française sait être virtuose.

Nous laissons prendre à ce coup monté où finalement, celle qui ne voulait désirer personne, se met à aimer celui qu'on ne lui présente pas, mais qui vient hardiment à elle.

La jeune fille n'évite donc ni la condition, ni le jeune homme de bonne famille, l'aime même, l'étourdie! Et la servante/soubrette/confidente se retrouve acoquinée à l'entremise tant espérée. Un mariage ! Chacun avec sa chacune et tout le monde au rendez-vous.

Les acteurs ont du chien et de l'élégance, ils virevoltent et sont encore plus admirables lorsqu'ils cassent le texte, donnent des coups de marteau sur le phrasé classique pour le faire sortir un peu plus brute, un peu plus près des personnages qu'ils campent.

Il y a une légèreté insolente qui fait du bien.

Car, malgré la mascarade, reste le soupçon terrible et certain que la cruauté et la violence des moeurs rôdent à deux pas.

Un soupçon non négligeable et nécessaire pour ne pas se laisser duper par les éclats du carnaval.

Conclusion : L'anachronisme marche, et plutôt bien. Il met en lumière, et dans un style désinvolte la question du libre-arbitre.

Est-ce Sylvia qui décide vraiment pour elle-même ou bien la manipulation n'est-elle pas bien plus perfide ? Est-ce que ce qui est clairement affiché comme interdit n'est pas une invitation rusée à faire justement tout le contraire ?

Le travail d'Adrien Popineau réussit à cet endroit-là.

L'espace du doute.

Subtile, mais présent.